



**HAL**  
open science

# Une éthopée de Caïn dans le Codex des Visions de la Fondation Bodmer

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Une éthopée de Caïn dans le Codex des Visions de la Fondation Bodmer. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 1992, 92, pp.253-266. halshs-01595859

**HAL Id: halshs-01595859**

**<https://shs.hal.science/halshs-01595859>**

Submitted on 27 Sep 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JEAN-LUC FOURNET

UNE ÉTHOPÉE DE CAÏN DANS LE CODEX DES VISIONS DE LA FONDATION  
BODMER

aus: Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 92 (1992) 253–266

© Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn



## Une éthopée de Caïn dans le Codex des Visions de la Fondation Bodmer

### I

Depuis leur achat, les *P. Bodmer* et les *P. Chester Beatty* ne cessent de susciter des interprétations contradictoires. Deux d'entre elles émergent: pour les uns, cet ensemble faisait partie d'une bibliothèque monastique<sup>1</sup>; pour d'autres, il s'agirait des restes d'une bibliothèque appartenant à une école privée post-constantinienne, située à Panopolis<sup>2</sup>. Ce n'est pas ici le lieu de développer les arguments avancés de part et d'autre. Le but du présent article est d'attirer l'attention sur un petit poème passé inaperçu depuis 1984<sup>3</sup> et qui me semble apporter une preuve supplémentaire en faveur de la seconde hypothèse, de loin la plus satisfaisante.

Il s'agit de la sixième pièce contenue dans le Codex des Visions<sup>4</sup>, un poème de 19 vers, datable de la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> s. (peut-être du début du V<sup>e</sup> s.)<sup>5</sup> et dont seul pour l'instant est édité le titre - mais c'est lui qui est l'élément décisif dans le problème qui nous occupe. Le voici tel qu'il est publié:

ΤΙ ΔΝ ΕΙΠΟΙΟ ΚΑΙΝ ΑΠΟΚΤΕΙΝΑΣ ΤΟΝ [ΔΒΕΛ]

ΕΙΠΟΙΟ, présent dans les deux versions de la description, a-t-il été pris pour une deuxième personne (εἶποιο pour εἶποις) ? Ce serait la raison pour laquelle cette pièce est présentée comme une "sorte d'invocation", genre qui implique, en effet, que l'on s'adresse à une autre personne. Mais en fait, il faut découper le titre autrement et lire:

Τί ἄν εἶποι ὁ Κάιν ἀποκτείνας τὸν [Ἄβελ];

<sup>1</sup> Le grand défenseur de cette hypothèse est J.M. Robinson, qui vient encore tout récemment de la développer dans une brochure intitulée *The Pachomian Monastic Library at the Chester Beatty Library and the Bibliothèque Bodmer* (The Institute for Antiquity and Christianity, Occasional Paper, n° 19, Claremont 1990). Pour l'auteur, cet ensemble formait "the first Pachomian Monastery Library" (p. 2). E. Turner évoquait déjà l'idée d'un contexte monastique dans ses *Greek Papyri*, Londres 1968, p. 52-53. C'est à cette conclusion qu'aboutit aussi J.F. Gilliam, "Some Roman Elements in Roman Egypt", *ICS* 3 (1978) 128-131: "in short, we have the remnants of a monastery library, from the Thebaid ..." Les éditeurs de la *Vision de Dorotheos* (*P. Bodm.* XXIX) optent également pour cette hypothèse: "tout indique que ces *codices* appartenaient à la bibliothèque d'un couvent où ont vécu simultanément, -ou successivement-, des moines grecs et coptes" (p. 7).

<sup>2</sup> C'est cette thèse, défendue par J. Van Haelst, qui est retenue dans la dernière parution des *P. Bodmer*. Cf. *P. Bodm.* XXXVIII (1991), "Appendice: Nouvelle description du Codex des Visions" écrit par R. Kasser avec la collaboration de G. Cavallo et J. Van Haelst, p. 103-128: "la multiplicité des copistes dans le Codex des Visions, comme la qualité trop souvent mauvaise du papyrus, et ses défauts, donnent à penser qu'on pourrait avoir affaire, là, à une sorte de recueil scolaire où (selon J. Van Haelst) des élèves d'école «secondaire» ont copié divers textes leur étant utiles" (p. 118). On remarquera le changement de doctrine par rapport à la première version de cette description (*P. Bodm.* XXIX, 1984, p. 99-120) où l'on pouvait lire: "(...) on pourrait avoir affaire, là, à une sorte de cahier d'école, où des scribes encore au début de leur carrière se sont appliqués à faire voir leurs capacités professionnelles" (p. 111).

<sup>3</sup> Date à laquelle il a été décrit et son titre édité dans la description du Codex des Visions (cf. note précédente).

<sup>4</sup> Selon la nouvelle description, p. 126.

<sup>5</sup> Cf. la discussion, p. 123-124 de la nouvelle description.

"Qu'aurait pu dire Caïn en tuant (ou: après avoir tué) Abel?"<sup>6</sup>.

Il ne s'agit plus là d'une invocation mais d'une éthopée (ἠθοποιία), un des exercices préparatoires à la rhétorique (προγυμνάσματα), dans lequel l'élève doit faire prononcer à un personnage donné des paroles qui soient en parfaite adéquation avec son ἦθος dans une situation particulière. Ἡθοποιία ἐστὶ μίμησις ἠθους ὑποκειμένου προσώπου, οἷον τίνος ἂν εἴποι λόγους Ἀνδρομάχη ἐπὶ Ἑκτορι, nous dit Hermogène<sup>7</sup>. On remarquera l'analogie qui existe dans la formulation entre l'exemple donné par Hermogène et le titre de notre poème. Les titres d'éthopées suivent en effet un modèle très strict qui se maintient depuis Théon (Ie s. ap.), le premier auteur de Προγυμνάσματα à avoir codifié cet exercice, jusqu'aux auteurs byzantins tardifs, aussi bien chez les théoriciens de la rhétorique et leurs scholiastes<sup>8</sup> que chez les écrivains<sup>9</sup>. Ils se répartissent en trois types sur lesquels je souhaiterais m'attarder:

<sup>6</sup> C'est d'ailleurs comme cela qu'a été lu le titre par les éditeurs de la *Vision de Dorotheos*, comme permet d'en juger la traduction qu'ils en donnent (*P.Bod.* XXIX, p. 12). La première lecture a été cependant maintenue par K. Treu, "Christliche Papyri XII", *APF* 32 (1986) 89.

<sup>7</sup> P. 20, éd. Rabe (Teubner 1913): "L'éthopée est l'imitation du caractère d'un personnage donné, comme par exemple «quelles auraient pu être les paroles prononcées par Andromaque sur le cadavre d'Hector?»". Le seul ouvrage consacré à l'éthopée est celui de Hans-Martin Hagen, *Ἡθοποιία. Zur Geschichte eines rhetorischen Begriffs* (diss. Erlangen-Nuremberg 1966), mais il se limite à la théorie de l'éthopée dans l'histoire de la rhétorique grecque, sans aborder réellement sa réalisation progymnastique. On se reportera alors au tableau très complet que dresse de ce genre H. Hunger dans *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I (Munich 1978), p. 108-116 (*Handbuch der Altertumswissenschaft*, XII 5, 1). Cf. aussi les analyses ponctuelles de l'éthopée chez Libanios et Hermogène par B. Schouler et M. Patillon (cf. les deux notes suivantes) et les commentaires qui accompagnent les diverses éditions d'éthopées byzantines auxquelles se sont consacrés O. Schissel et ses élèves (cf. *infra* p. 254, n. 9).

<sup>8</sup> En voici la liste par ordre chronologique: Théon (qui lui donne le nom de prosopopée), II 115-118, éd. Spengel; Hermogène (IIe s.), p. 20-22, éd. Rabe (cf. M. Patillon, *La théorie du discours chez Hermogène le rhéteur*, Paris 1988, p. 301-304); Aphthonios (IVe s.), II 44-47, éd. Spengel; Nicolaos (Ve s.), p. 63-67, éd. Felten (*Rhet. Gr.* XI, Teubner 1913) et I 381-382, éd. Walz; Jean de Sardes (env. 800?), p. 194-214, éd. Rabe (*Rhet. Gr.* XV, Teubner 1928); Doxopatros (XIe s.), II 493-509, éd. Walz; Anonyme, III 177, éd. Spengel, et Σχόλια εἰς τὰ τοῦ Ἀφθονίου Προγυμνάσματα, II 643-649, éd. Walz. D'autres auteurs traitent de l'éthopée sans toutefois donner d'exemples précis de l'exercice: Alexandros (Ile s.), III 21-22, éd. Spengel; Tibérios (III/IVe s.), III 63-64, éd. Spengel; Phoibammon (VIe s.), III 52-53, éd. Spengel; Zonaios, III 162, éd. Spengel. Cf. aussi Longin, *infra* p. 255, n. 14.

<sup>9</sup> Voici une liste des rhéteurs qui ont développé des éthopées en prose soit à titre d'illustration d'un exposé théorique soit comme oeuvre à part entière: Aphthonios, II 45-46, éd. Spengel: une éthopée pathétique; Libanios (IVe s.), VIII 372-437, éd. Foerster (Teubner 1915): 27 éthopées (cf. B. Schouler, *La tradition hellénique chez Libanios*, Paris 1984, I p. 119-124); Sévère d'Alexandrie (IVe s.): 8 éthopées éditées par O. Schissel et ses élèves dans *BNJ* 8 (1929-1930) 1-13, 327-330; 9 (1930-1931) 96-103; 10 (1932-1933) 321-324; 11 (1934-1935) 11-24; Nicolaos (Ve s.), I 382-394, éd. Walz: 14 éthopées; Théodore de Cynopolis (VIe s.): 1 éthopée éditée par O. Schissel, *BNJ* 8 (1929-1930) 331-349; Procope de Gaza (VIe s.): 4 éthopées éditées dans *Procopii Gazaei Epistolae et Declamationes*, par A. Garzya et R. J. Loenertz, Ettal 1963, p. 90-98; Michel Psellos (XIe s.): 1 éthopée étudiée par O. Schissel dans *BZ* 27 (1927) 271-275; Nicéphore Basilakès (XIIe s.): 27 éthopées éditées dans *Progimnasmi e monodie*, par A. Pignani (Naples 1983), p. 138-232; Jean Kinnamos (XIIe s.): 1 éthopée éditée dans *Cinnami Ethopoia*, par G. Banhegyi, *Magyar-Görög Tanulmányok* 23, Budapest 1943 (*non vidi*), p. 6-10; Michel Italicos (XIIe s.): 1 éthopée éditée par P. Gautier, *Michel Italikos*, Paris 1972, p. 234-236; Eustathe (XIIe s.): 1 éthopée éditée dans *Eustathii metropolitae Thessalonicensis Opuscula* par Th.L.F. Tafel, Francfort 1832, p. 328-332; Nicéphore Chrysobergès (XIIIe s.): 2 éthopées éditées et étudiées par J.R. Asmus, *BZ* 15 (1906) 125-136 et F. Widmann, *BNJ* 12 (1935-1936) 22 et 274-280; Georges Pachymères (XIIIe s.): 1 éthopée, I 575-577, éd. Walz; et Anonyme: 1 éthopée, I 636-638, éd. Walz. Pour les éthopées en vers, cf. *infra* p. 260.

A- Τίνας ἄν εἴποι<sup>10</sup> λόγους (=τ.α.ε.λ.)

B- Ποίους ἄν εἴποι λόγους (=π.α.ε.λ.)

C- Τί ἄν εἴποι (=τ.α.ε.)

suivi du nom du personnage au nominatif accompagné d'un complément circonstanciel le plus souvent constitué d'un participe accordé au sujet ou d'un génitif absolu<sup>11</sup>.

Le type A est de loin le plus usité. La variante B, plus rare, est surtout présente chez Nicolaos, dans son chapitre sur l'éthopée (p. 64, 8; 10; 17 ; p. 65, 21, éd. Felten). Mais cette différence ne semble pas significative puisqu'un même auteur peut faire alterner les deux types: c'est le cas de Procope de Gaza qui utilise le type A pour ses *Ethopées* 1, 3 et 4 (= *Declamationes* IV, VI et VII dans l'éd. Garzya-Loenertz) et le type B pour son *Ethopée* 2 (= *Declamatio* V) - probablement par souci de *variatio*.

Le type C est curieusement absent des traités de rhétorique, à l'exception d'un exemple chez Jean de Sardes<sup>12</sup>, et se trouve principalement dans les titres d'éthopées en vers conservées par le livre IX de l'*Anthologie Palatine*<sup>13</sup>.

Je ne chercherai pas à tirer des conclusions sur ces variations<sup>14</sup>, mais me bornerai à faire remarquer que le titre de l'éthopée *versifiée* du *P. Bodmer* se rattache à un type qui est illustré presque exclusivement par des éthopées en vers de l'*Anthologie Palatine*. Est-ce une coïncidence ou bien le type C était-il plus caractéristique des éthopées métriques?<sup>15</sup>

On voit donc que la pièce du *P. Bodmer*, par son seul titre, appartient à un genre bien connu et extrêmement rigide: l'éthopée, important maillon dans la chaîne des exercices destinés à inculquer aux élèves l'art de la rhétorique. La dimension rhétorique de ce poème, qui se veut avant tout un entraînement, est soulignée par la pièce n° 8 du même codex. Cette dernière présente la situation de façon inversée:

[...]ν ὁ ἄβελ ἀναιρηθεῖς ὑπὸ τοῦ Κάιν

On attendrait pour le début τ.α.ε., mais il ne semble pas y avoir assez de place. L'absence de photographie n'autorise pas pour l'instant à proposer une restitution définitive. Peu importe; c'est le

<sup>10</sup> L'optatif, qui est à comprendre comme un potentiel du passé, ou parfois -quand il ne s'agit pas de figures du passé, mais de personnage intemporel (πρόσωπα ἀόριστα)- comme un potentiel du présent, est exceptionnellement remplacé par un indicatif aoriste (irrél du passé): cf. Sévère d'Alexandrie, *Eth.* 3, 7 et 8 (O. Schissel, *BNJ* 8[1929-1930] 5-6).

<sup>11</sup> Cf., par exemple, Libanios, *Eth.* 2: τ.α.ε.λ. Ἄνδρομάχη ἐπὶ Ἐκτορι; *Eth.* 5: τ.α.ε.λ. Αἴας μέλλων ἑαυτὸν ἀποσφάττειν; *Eth.* 4: τ.α.ε.λ. Ἀχιλλεὺς ἠττωμένων τῶν Ἑλλήνων; etc.

<sup>12</sup> Où seul le titre est donné, pour illustrer l'éthopée à personnage indéterminé (πρόσωπα ἀόριστα): τ.α.ε. φιλόσοφος τοῦ παιδὸς αὐτοῦ μετὰ τὴν αὐτοῦ τελευτὴν ἠταιρηκός; p. 202, 19-20, éd. Rabe.

<sup>13</sup> *A.P.* IX 457, 460, 463, 464, 470, 474, 475, 477-480. Il est à remarquer que les autres épigrammes appartenant à cette série éthopéique (IX 449-480) ont un titre du type A.

<sup>14</sup> De toute façon, les différents types se retrouvent mêlés les uns aux autres dans les traités de rhétorique, et à toutes les époques. Une seule exception: Longin (IIIe s.), dans son *Περὶ εὐρέσεως*, donne un titre qui échappe à la formulation canonique introduite au moins dès Théon: τίνα νῦν ἐροῦσιν οἱ θεασάμενοί με ἄγομεν εἰς τὸ οἴκημα; (IX 545, 14-15, éd. Walz). Cela montre que cet exercice a pu présenter à une époque ancienne des titres divers, correspondant peut-être à diverses écoles, et qui se sont vite stabilisés en un modèle à peu de chose près invariable.

<sup>15</sup> Peut-être l'utilisation du mot λόγος a-t-elle paru moins propre à dénoter une pièce en vers qu'un discours en prose? A moins que, là encore, il ne s'agisse d'un particularisme à mettre en rapport avec une école, en l'occurrence "égyptienne". Sur l'attribution des éthopées de l'*A.P.* à un même auteur ou à une même école ("égyptienne"?), cf. *infra* p. 260, n. 43.

sujet qui compte, et il est clair: on a composé un poème sur un thème identique, mais en épousant le point de vue de l'autre protagoniste. Dans ce renversement, qui n'offre qu'un intérêt rhétorique, on saisit la nature de προγύμνασμα dont étaient investies ces deux pièces<sup>16</sup>.

Les traités de rhétorique nous présentent l'éthopée sous un angle trop théorique, tandis que les recueils d'éthopées n'offrent aucun contexte: on saisit donc, à travers ce papyrus, la possibilité de se faire une idée plus nette des conditions concrètes dans lesquelles les Grecs d'Égypte pratiquaient cet exercice. Comme souvent, les papyrus offrent une dimension plus quotidienne qui ne connaît ni la déconcrétisation ni la déformation qu'imposent les exigences de la théorisation ou les aléas de la transmission des textes. Il ne serait donc pas inutile de tenter d'intégrer cette éthopée du Codex des Visions dans le dossier des éthopées sur papyrus: peut-être verrons-nous se dessiner des constantes. Cela permettra à tout le moins de montrer quelles modalités a connues ce genre en Égypte.

## II

Dresser la liste des éthopées découvertes en Égypte n'est pas tâche aisée. La mutilation de la plupart des pièces interdit d'y reconnaître tel genre plutôt que tel autre: un fragment dramatique très abîmé ou un morceau d'*encomion* peuvent facilement se confondre avec une éthopée. C'est donc grâce au titre -bien caractéristique, on l'a vu- que l'éthopée se repère de façon indiscutable. Malheureusement il est souvent absent: tantôt en lacune tantôt volontairement omis, car jugé inutile. Voici les pièces dotées de leur titre complet que j'ai pu rassembler (je reprends les indications des éditeurs) :

1- *P.Oxy.* IV 671 (2<sup>ème</sup> moitié du III<sup>e</sup> s. ap.)<sup>17</sup>: éthopée en hexamètres dont il ne reste plus que 19 vers très endommagés, dans une onciale irrégulière. Le titre est:

Τίνας ἂν εἴποι [ λόγους ὁ δεῖνα πρὸς ]  
τὸν υἱὸν τοῦ Δε[ (ou Δο[ )

2- *P.Oxy.* L 3537 (III/IV<sup>e</sup> s.): papyrus contenant au recto les deux derniers vers d'un poème, puis une éthopée en hexamètres, dans une écriture semi-littéraire, et au verso un *encomion* d'Hermès et d'Antinoüs, d'une main plus cursive. Le titre de l'éthopée est:

Τίνας ἂν λόγου[ς Ἡσίοδος εἴποι]ι ὑπὸ  
τῶν Μουσῶν ε.[ μ]ενος;<sup>18</sup>

3- *P.Cairo Masp.* III 67316 v (Aphrodité, VI<sup>e</sup> s.)<sup>19</sup>: au verso d'un protocole byzantin, Dioscore d'Aphrodité a écrit une éthopée de sa composition en 7 hexamètres<sup>20</sup> et un *encomion* à un personnage nommé Domninos<sup>21</sup>. Le titre de l'éthopée est:

<sup>16</sup> On a, chez les rhéteurs, des exemples presque semblables où la même situation est décrite par des yeux différents. Cf. Jean de Sardes: τ.α.ε.λ. Ἄνδρομάχη ἐπὶ Ἐκτορι; (p.200, 22-201, 1 et 205, 18) et τ.α.ε.λ. Πάτροκλος τοῦ Ἐκτορος ἀνηρημένου; (p.202, 16-17), ou τ.α.ε.λ. (...) Βουρησις ἐπὶ Πατρόκλω; (p.205, 18-19) et τ.α.ε.λ. Ἀχιλλεὺς ἐπὶ Πατρόκλω; (p.207, 14-15).

<sup>17</sup> Pack<sup>2</sup> 1614.

<sup>18</sup> L'éditeur propose trois restitutions: ἐκ[διδασκόμ]ενος, ἐμ[πεπνευμ]ένος et ἐν[θεος γενόμ]ενος.

<sup>19</sup> Pack<sup>2</sup> 348.

<sup>20</sup> Reprise dans Heitsch, *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, Göttingen 1961, XLII 26 (p.151). Cf. maintenant L.S.B. Mac Coull, *Dioscorus of Aphrodito. His Work and his World*, Berkeley-Los Angeles-London 1989 qui donne, p. 129-130, le texte avec traduction et quelques notes de commentaire. Mais sa traduction n'est pas recevable. Par exemple, pour les deux premiers vers:

Τίνας ἄν εἴπη (l. εἴποι)<sup>22</sup> λόγ(ους) Ἀχιλλεύς ἀποθανῶν διὰ τὴν [Π]ολυ-  
ξ(ένην);

4- *P.Cairo Masp.* III 67353 B et C (Aphrodité, VIe s.)<sup>23</sup>: au verso d'un contrat copte, Dioscore fait suivre un texte en prose (daté du 12 nov. 569) de deux éthopées dont il ne reste plus que les titres:

B Τίνας ἄν [εἴπη (l. εἴποι ) λόγ(ους)

C Τίνας ἄν εἴπη (l. εἴποι ) λό(γους)[ Ἀχιλλεύς] παρακαλῶν τὴν Θέτιμ ἔνοπλον[

D'autres pièces présentent un titre abrégé où l'on a fait l'économie de τ.α.ε.λ.:

5- Pack<sup>2</sup> 1844 (Thèbes?, IVe s.)<sup>24</sup>: deux feuillets d'un codex contenant une série d'éthopées en hexamètres dans une écriture de librairie. Seuls les titres suivants sont conservés<sup>25</sup>:

F° 1 recto 9 [Καλλιόπ]η παραμυθουμέ(νη) τὴν Θέτι[δα]

F° 2 recto 3 [Ὀδυσσεύς Μ]ενελάου κελεύσαντο[ς μὴ θάψαι Αἴαντα]

F° 2 recto 6-7 [Τριόπας Ἐρ]υσίχθονος ἀν[α]λίσκοντο[ς πᾶσαν]

[τὴν αὐτοῦ ] οὐσίαν καὶ μὴ κόρον ἐσχ[ηκότος]

<sup>21</sup> Ἄρτι Πόθος Θανάτοιο φίλον τέκος ἐξεφαάνθη

ἰμείρων φιλότητα καὶ ἰμείρω[ν] κακὸν ἔ[ξ]ειν.

"Just now the longing for death, my child, sprang up in me, dearest of dreams and worst of dreams at once." Elle paraît avoir, entre autres, confondu ἰμείρων avec οὐείρων et φιλοτήτα avec φίλτατα. Il faut comprendre, en corrigeant ἔ[ξ]ειν en ἐρεῖν (qu'une collation de l'original m'a confirmé), malgré la métrique (mais cf. A. Saija, "La metrica di Dioscoro di Aphroditopoli", *Studi in onore di Anthos Ardizzoni*, Rome-Messine 1978, II p. 823-849 et notamment n. 5): "Désir vient de se révéler fils chéri de Mort, souhaitant dire l'amour, souhaitant dire le malheur (c'est-à-dire: au message d'amour et de mort)". Une édition de ce texte ainsi que des autres poèmes et de papyrus inédits, avec traduction et commentaire, sera disponible dans mon travail de thèse sur les papyrus littéraires et para-littéraires δ'Aphrodité.

<sup>21</sup> = Pack<sup>2</sup> 348, Heitsch XLII 7.

<sup>22</sup> On retrouve constamment la même graphie (εἴπη) à la place (ou comme variante) d'εἴποι dans les mss. médiévaux. Elle est même imprimée, par exemple, dans l'éd. Walz en II 508 ou dans l'édition de l'éthopée de Jean Grassos par Gigante (cf. p. 260, n. 41), p. 51. On pourrait conclure à une banale confusion οὐ/η. Mais Dioscore, par ailleurs assez peu coutumier de cette erreur, surtout dans ses compositions en vers, la répète partout (cf. n° 4). Cela donne à penser que le subjonctif devait être considéré -à tort ou à raison- comme un équivalent possible de l'optatif. Peut-être peut-on émettre l'hypothèse d'une contamination de la construction de l'optatif avec ἄν par le subjonctif délibératif dans une interrogation (cf. Mandilaras, *The Verb in the Greek Non-literary Papyri*, Athènes 1973, § 646 et 647).

<sup>23</sup> Pack<sup>2</sup> *deest*.

<sup>24</sup> Edition *princeps* par Charles Graves, "On two Fragments of a Greek Papyrus", *Hermathena*, 5 (1885) 237-257 (avec planches), corrigée par A. Ludwich, *Carminis Iliaci deperditi reliquiae*, Königsberg 1897, p. 3-8 et par R. Reitzenstein, "Die Hochzeit des Peleus und der Thetis", *Hermes*, 35 (1900) 102-105. Il est repris dans Heitsch XXVI. Ces fragments, achetés par le premier éditeur à Louxor, auraient été trouvés, d'après le marchand, dans une tombe près de Médinet Habou.

<sup>25</sup> Dans l'article cité à la note précédente, Reitzenstein fut le premier à voir dans ces poèmes des exercices de rhétorique (sans employer toutefois le terme d'éthopée). En comparant ces pièces avec l'A.P. IX 457-480, il a proposé de sous-entendre devant chaque titre <τ.α.ε.λ.> (p. 105).

F° 2 verso 8 [Ἀπόλλων μετὰ τὴν ἀνέροιςιν (l. ἀναίρεισιν) τῶν παίδων τῆς Νιόβης]<sup>26</sup>

6- *P.Heid.* inv. G 1271 (provenance inconnue, VIe s.)<sup>27</sup>: reste d'une feuille de codex sur le verso de laquelle une main peu entraînée a copié, en semi-cursive, des éthopées hexamétriques avec leur titre:

L.1 [Φοῖνιξ ἐν τῇ πρεσβείῃα προτρ[ε]πόμενος τὸν Ἀχιλλέα [παύ]σασθαι τῆ[ς] ὀργῆ[ς] (6 vers)

L.8 Μία τῶν Ἑλληνίδων γυναικῶν συντυχοῦσα τῇ Ἑλένη ἐν τῇ Ἑλλάδι (7 vers)

L.16 [Ἔϊς] τῶν Ἑλλήνων τοῦ Ἐκτορος φονεύσαντος τὸν Πάτροκλον καὶ φορέσαντος τὰ ὄπλα αὐτοῦ (2 vers)

L.19 [Ζ]εὺς τῆς Ἀφροδίτης προσελθούσης αὐτῷ κατὰ τοῦ Διομήδους ὡς τρώσαντος αὐτῆς τὴν χεῖρα (10 vers)

L.30 [Ἀφροδί]τη τοῦ Διομήδους ἐκβληθέντος ὑπὸ τῆς Αἰγιάλειης (3 vers)

L.34 [ . . . . . ] Ἀγαμέμνονος μὴ βοηθήσαντος τῷ Ὀρέστη (11 vers)

7- *P.Cairo Masp.* II 67188 (Aphrodité, VIe s.)<sup>28</sup>: au verso d'un contrat, Dioscore a composé une éthopée de six hexamètres, à la suite d'un phylactère et d'un court poème sur les jeux de l'ancienne Grèce. Le titre est:

Ἀπόλλων[ν'Υ]α[κί]νθο[ν κ(αί)] Δάφν[η]ς ἐπὶ τὸ αὐτὸ εἶ[ς] φ[υτὸν] γενομέ[νων]

Enfin, dans bien des cas, il n'y a pas de titre. Sans rechercher l'exhaustivité, je me bornerai à citer quelques pièces exemplaires au caractère éthopéique indiscutable:

8- *P.Ryl.* III 487 (provenance inconnue, fin III/IVe s.)<sup>29</sup>: deux éthopées dont la première est d'au moins 31 hexamètres et la seconde, probablement de même sujet, de 5 hexamètres très abîmés. La main est "grossière et irrégulière, dégénérant en cursive en fin de ligne". Ces pièces donnent la parole à Ulysse s'adressant au bouvier Philoetios et peut-être au porcher Eumée. Le titre aurait pu être:

τ.α.ε.λ. Ὀδυσσεὺς γνωρισθεῖς ὑπὸ τοῦ Εὐμαίου καὶ τοῦ Φιλοίτιου;<sup>30</sup>

<sup>26</sup> Cette reconstitution du titre que propose Reitzenstein d'après *A.P.* IX 479 (cf. aussi 480) est bien incertaine et a été reléguée par Heitsch dans son appareil critique: il ne me semble pas y avoir assez de place pour le début du titre en lacune. De plus rien n'interdit métriquement que l'on ait affaire à un hexamètre appartenant à la pièce précédente.

<sup>27</sup> = Pack<sup>2</sup> 1611, édité par G.A. Gerhard et O. Crusius, "Mythologische Epigramme in einem Heidelberger Papyrus", *Mélanges Nicole* (Genève 1905) II, p. 615-624. Cf. aussi P.Collart, "A propos d'un papyrus d'Heidelberg", *REG* 49 (1936) 429-439; R. Keydell, *Jahresbericht Bursian*, 272 (1941) 49; W. Morel, "Zwei literarischen Papyri", *Hermes*, 87 (1959) 379-380.

<sup>28</sup> = Pack<sup>2</sup> 348, Heitsch XLII 27.

<sup>29</sup> = Pack<sup>2</sup> 1831, Heitsch XXI.

<sup>30</sup> Cf. l'exemple d'éthopée donné par Jean de Sardes, p. 211, 13-14 (éd. Rabe, *Rhet. Gr.* XV, Teubner 1928): ὡς (sc.τ.α.ε.λ.) Ὀδυσσεὺς γνωρισθεῖς λοιπὸν ὑπὸ Τελεμάχου ἢ τῆς γυναικός.

9-*P.Vindob.* G 29789 (Soknopaiou Nésoi, fin III/déb. IVe s.)<sup>31</sup>: feuillet fragmentaire de codex contenant, au recto, deux éthopées et, au verso, un *encomion*, tous trois en prose. L'écriture est une semi-cursive, que l'éditeur attribue à un jeune écolier.

Fr. I (l. 1-9): la première éthopée, dont il ne reste plus que la fin, met en scène un personnage cherchant dans la mort la délivrance de ses souffrances. L'éditeur propose d'y voir peut-être le développement d'un thème dont Nicolaos nous a laissé le titre (p. 66, 1, éd. Felten):

π. α. ε. λ. Πηλεύς, τὸν θάνατον ἀκούσας τοῦ Ἀχιλλέως ;

Le peu qui reste de cette pièce ne permet pas de décider.

Fr. II (l. 10-27): la seconde éthopée, mieux conservée, fait parler Clytemnestre au moment précis où Oreste s'apprête à la tuer. L'éditeur propose le titre suivant -qu'il met entre crochets droits, bien qu'il n'ait jamais été écrit-:

τ. α. ε. λ. ἡ Κλυταιμνήστρα ἐπὶ Ὀρέστη ;

10- *P.Oxy.* XLII 3002 (IVe s.): éthopée de 26 hexamètres d'une orthographe et d'une écriture "très professionnelles", dans laquelle Athéna tente de calmer la fureur d'Achille (*Il.* I 207-214)<sup>32</sup>. Le titre aurait pu être quelque chose comme :

τ. α. ε. λ. Ἀθήνα προτρεπομένην Ἀχιλλέα παύσασθαι τῆς ὀργῆς ;<sup>33</sup>

11- Pack<sup>2</sup> 1843 (V/VIe s.)<sup>34</sup>: diptyque dont un côté donne, copiée quatre fois, une sentence de Ménandre (*Mon.* 567, éd. Jaekel) et l'autre contient une éthopée de 7 hexamètres dans laquelle l'ombre d'Achille prend la parole. Le titre aurait pu être:

τ. α. ε. λ. Ἀχιλλεύς προφαινόμενος ὑπὲρ τοῦ τάφου ;<sup>35</sup>

<sup>31</sup> = Pack<sup>2</sup> 2528, édité par H. Gerstinger, "Bruchstücke einer antiken Progymnasmata-Sammlung im Pap. gr. Vindob. 29789", *Mitteilungen. Verein klassischer Philologen in Wien*, 4 (1927) 35-47.

<sup>32</sup> Devant le premier vers se trouve un signe que l'éditeur hésite à considérer comme une simple croix incipitale. Il ressemble à un *nu* barré: ¶. Je rapprocherai ce monogramme de celui qui introduit le premier vers de l'éthopée n° 1 de ma liste (*P.Oxy.* IV 671) et qui est clairement reproduit ainsi: ¶. Grenfell et Hunt proposent d'y voir peut-être le nom du poète (p. ex. Nicarque) ou du locuteur. C'est peu satisfaisant. Le même signe apparaît dans d'autres papyrus littéraires, mais différemment: il est intégré dans des scholies. Cf. K. Mac Namee, *Abbreviations in Greek Literary Papyri and Ostraca*, Michigan 1981, s.u. Νι(κάνωρ?). Il n'y a donc pas lieu de retenir ces parallèles. Ce même monogramme se lit devant des titres de plaidoiries d'avocats dans six documents du même type, datés du IVe s. (date du *P.Oxy.* XLII 3002): cf. *ZPE* 8 (1973) 150. P. Collinet l'a interprété, dès 1913, comme une abréviation de *narratio*, qui convient parfaitement au contexte juridique. Celui de nos éthopées est-il de même nature que celui qui apparaît dans ces documents? Ce n'est pas sûr. Cependant, s'il me fallait trouver un dénominateur commun, je dirais que c'est la notion de discours direct (on pourrait mettre en parallèle le τ. α. ε. λ. des éthopées avec le titre de ces plaidoiries: λέγεις ὑπὲρ τοῦ δεῖνος). Mais alors il faudrait renoncer à l'explication du signe par un mot latin, qui n'est pas approprié à un texte littéraire. N. Lewis, qui est le dernier à avoir repris ce dossier de plaidoiries pour élucider le monogramme ("The Symbol ¶", *P.Rain. Cent.* p. 121-126), rejette cette résolution, ainsi que deux autres antérieurement proposées: ν(ομικός) et Νι(κη). Après examen des papyrus, il propose d'y voir ν( ) plutôt que νι( ). Sans donner de solution définitive, il conclut que le mot doit être latin, ce qui ne convient toujours pas à nos éthopées. Je n'ai pas d'autre hypothèse à formuler. Mais on entrevoit peut-être une autre constante formelle dans certaines éthopées sur papyrus.

<sup>33</sup> Ce titre et les suivants ne sont que des propositions.

<sup>34</sup> P. Jouguet et G. Lefebvre, *BCH* 28 (1904) 208-209, repris dans Heitsch XXXVIII. Il est fait allusion à Guizeh (*BCH* 28 [1904] 203, n. 2), sans que l'on sache s'il s'agit du lieu d'achat ou de découverte. De plus, l'édition ne décrit pas la main.

<sup>35</sup> Ou, pour adopter une proposition d'O. Crusius, "Aus antiken Schulbüchern", *Philologus*, 64 (1905) 146, τ. α. ε. λ. ἡ Ἀχιλλέως σκιά ἐπὶ τὰς ναῦς ἐπιβαινόντων τῶν Ἑλλήνων; . Les éditeurs précisent: "en marge du vers 4, on lit ΛΟΓΟΣ; au bas, se trouve une ligne en cursive très difficile à déchiffrer".

Quelles conclusions tirer de cette liste?

Du point de vue de la répartition chronologique (III/VIe s.), il y a peu à dire, si ce n'est la permanence et la stabilité de cet exercice depuis la fin du Haut Empire, et ce pendant toute la période byzantine<sup>36</sup>. L'exercice τ.α.ε.λ. s'observe sur quatre siècles et dans au moins quatre régions différentes (Soknopaiou Nésoi, Oxyrhynchos, Aphrodité/Antinoopolis<sup>37</sup> et peut-être Thèbes).

Si l'on aborde la nature de ces pièces, on observe, à la seule exception du n° 9, qu'elles sont toutes en vers - et le *P. Bodmer* n'échappe pas à cette constatation-, contrairement aux exercices du même type développés dans les manuels de rhétorique et aux déclamations composées par certains rhéteurs (Libanios, Procope, etc.). On a cependant des exemples d'éthopées versifiées transmis par la tradition manuscrite: si l'on met à part celles de l'*Anthologie Palatine*, les plus anciennes éthopées en vers que j'ai pu identifier datent du VIe s. et ont la particularité d'être en vers anacréontiques: Georges le Grammaire a, en effet, composé 5 éthopées, dont les sujets ont la rose comme dénominateur commun<sup>38</sup>, tandis que Jean de Gaza est l'auteur d'une éthopée d'au moins 96 vers mettant en scène Aphrodite à la recherche d'Adonis en compagnie de Zeus<sup>39</sup>. Les autres exemples versifiés de ce genre datent de l'époque byzantine tardive. Je citerai Jean Geomètres (Xe s.), auteur d'une éthopée en distiques élégiaques<sup>40</sup>, Jean Grassos (XIIIe s.), qui a composé une éthopée de 58 dodécasyllabes mettant en scène Hécube devant Troie détruite<sup>41</sup> et Neilos Diassorénos (XIVe s.), auteur d'une éthopée en 168 pentadécasyllabes, développant les paroles de la mère de Dieu devant le corps de son fils<sup>42</sup>. Il reste les épigrammes de l'*Anthologie Grecque*: IX 126, XVI 4, et surtout la série IX 449-480 dont l'étude métrique a montré qu'elles étaient post-nonniennes, donc postérieures au milieu du Ve s.<sup>43</sup>. Nos papyrus sont donc les premiers témoins de l'éthopée en vers.

---

Crusius évoque la possibilité que "la ligne en cursive très difficile à déchiffrer" dont parle l'édition *princeps* soit le titre, ce qui paraît évident compte tenu du λόγος (lire λόγους?). Le titre aurait été alors ajouté dans la marge sur plusieurs lignes. Une absence de photo interdit tout contrôle.

<sup>36</sup> Seul n'est pas représenté le VIIe s., ce qui n'est pas pleinement significatif: la courbe quantitative des papyrus littéraires connaît, à cette époque, une baisse très nette. Cf. par exemple, G. Cavallo, "Papiri greci letterari della tarda antichità. Note grafico-culturali", *Akten des XIII Int. Pap.-Kongresses*, Munich 1974, p. 76.

<sup>37</sup> Cf. *infra* p. 263, n. 58.

<sup>38</sup> Bergk, *Poetae lyrici Graeci* 4, III (Leipzig 1882), p. 364-373. Les titres de ces pièces se présentent sous la forme corrompue (que ne corrige pas l'éditeur) τί εἶποι sans ἄν. La quatrième éthopée se retrouve, cependant, dans le *Laur.* XXXII 52 (XIVe s.) avec, comme titre, τίνας ἄν εἶπη λόγους ὁ Ἀπόλλων κτλ. (cf. Bergk, *PLG*, III, p. 370, apparat critique).

<sup>39</sup> Τίνας (supplétez le ἄν) εἶποι λόγους ἢ Ἀφροδίτη ζητοῦσα τὸν Ἄδωνιν· ἀντιφθέγγεται δὲ πρὸς ταύτην ὁ Ζεὺς ἔπος πρὸς ἔπος ἀμειβόμενος (Bergk, *PLG*, III, p. 347-348). Cette éthopée est fort originale: elle se présente comme un dialogue entre Zeus et Aphrodite, forme unique dans l'histoire de l'éthopée. On remarquera, en outre, que la situation de départ (Aphrodite à la recherche d'Adonis) est identique à celle d'une autre éthopée, en prose, composée par un auteur contemporain, originaire lui aussi de Gaza: Procope (*Decl.* VI, p. 95-96, éd. Garzya-Loenertz).

<sup>40</sup> *P.G.* 106, col.932. Cf. maintenant A.R. Littlewood, *The Progymnasmata of Ioannes Geometres*, Amsterdam 1972.

<sup>41</sup> Gigante, *Poeti italo-bizantini del Secolo XIII*, Naples 1953, p. 51-53.

<sup>42</sup> Citée par H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I (Munich 1978) p. 116.

<sup>43</sup> Cf. A. Wifstrand, *Von Kallimachos zu Nonnos*, Lund 1933, p. 170. On se reportera aussi à l'article d'A. Cameron, "Two Notes on the Greek Anthology (Anth. Pal. IX 474, 395 and 458)", *BICS* 14(1967)

Faut-il s'étonner que les papyrus n'aient livré, à une exception près, que des pièces versifiées alors que, par ailleurs, les textes qui définissent ce genre se limitent à la prose?<sup>44</sup> Ce n'est pas l'absence d'éthopée en vers dans les traités de rhétorique qui doit être jugée significative: ces derniers ne s'occupent pas de poésie. Et si aucun traité de rhétorique poétique ne nous est, à ma connaissance, conservé<sup>45</sup>, c'est que les Anciens et surtout les Byzantins n'ont pas jugé la chose utile: la différence prose/vers n'était pas perçue comme *rhétoriquement* pertinente; seule la forme change, mais le contenu (les figures ou σχήματα) reste le même. Ainsi la plupart des exercices préparatoires étaient susceptibles d'un traitement à la fois prosaïque et versifié<sup>46</sup>, tandis que les manuels, vecteurs de l'enseignement, continuaient, eux, à développer des exemples en prose, langue par excellence de la transmission du savoir.

Mais il y a lieu de s'interroger sur la forme exclusivement métrique des éthopées sur papyrus. Elle confirme:

1) la fonction primordiale de la poésie dans un enseignement où Homère, omniprésent, est à la fois la fin et les moyens de cette formation. On aura d'ailleurs remarqué que toutes les pièces relevées ci-dessus sont en hexamètres, vers homérique par excellence<sup>47</sup>, et qu'elles traitent pour leur majorité de thèmes appartenant à l'*Illiade* et l'*Odyssee*, ou plus généralement au Cycle Troyen.

2) les rapports étroits qui lient éthopée et poésie. Quintilien disait, au sujet de la prosopopée (variante de l'éthopée): "cet exercice se révèle très utile, ou parce qu'il exige un double effort, ou parce qu'il profite hautement aux poètes aussi ou aux futurs historiens"<sup>48</sup>. L'éthopée s'est donc très tôt spécialisée dans le domaine de la poésie<sup>49</sup>. Les manuels de rhétorique voient chez Homère les premiers essais d'éthopées<sup>50</sup>, tandis que les auteurs de poésie épique ou amoureuse

---

58-61, qui relève l'homogénéité de la phraséologie de cette série suggérant que "many if not all come from the same hand, or at any rate from the same school" (p. 60).

<sup>44</sup> Cette inversion de la situation prose/vers entre les papyrus et les textes théoriques s'observe pour d'autres exercices préparatoires comme l'ἐγκώμιον dont les rhéteurs nous donnent maints exemples en prose (cf., par exemple, Libanios, VIII 216-277, éd. Foerster), alors que les papyrus offrent presque uniquement des témoignages versifiés. C'est ce qui faisait dire à l'éditeur du *P.Oxy.* XVII 2084 (*éloge de la figue*, IIIe s. ap.) que "the present seems to be the first instance from that source of the prose encomium". Il ne pouvait connaître l'*encomion* en prose du *P.Vindob.* G 29789 (n° 9 de ma liste), publié la même année (1927).

<sup>45</sup> Je ne parle évidemment pas de traités de métrique comme l'*Encheiridion* d'Héphaïstion.

<sup>46</sup> Cf. Quintilien, X 5, 15 où la poésie apparaît comme un προγύμνασμα destiné à délasser l'élève. Plus généralement sur les rapports qu'entretient la rhétorique avec la poésie, cf. H. Worth, "The Use of Poetry in the Training of the Ancient Orator", *Traditio* 8 (1952) 1-33 et notamment p. 32 (sur Aelius Aristide).

<sup>47</sup> Les éthopées de l'*A.P.* n'échappent pas à la règle, sauf IX 476, 478 et 480 qui, bien que traitant de situations homériques, au moins pour les deux premières, sont en trimètres iambiques. On lira, au sujet de ces exceptions, A. Cameron, "Wandering Poets: A Literary Movement in Byzantine Egypt", *Historia*, 14 (1965) 482-483, qui montre que le trimètre, plus approprié à la nouvelle prononciation d'époque byzantine, remplace peu à peu l'hexamètre, même pour traiter des sujets épiques. On peut ajouter aux exemples donnés ces épigrammes iambiques dont le mètre "jure" avec une tradition hexamétrique que confirment unanimement les éthopées d'Égypte.

<sup>48</sup> III 8, 49: utilissimum vero haec exercitatio vel quod duplicis est operis, vel quod poetis quoque aut historiarum futuris scriptoribus plurimum confert.

<sup>49</sup> Sur les rapports éthopée/poésie, cf. H.M. Hagen, *Ἠθοποιία. Zur Geschichte eines rhetorischen Begriffs* (diss. Erlangen-Nuremberg 1966), p. 55-64.

<sup>50</sup> Cf., par exemple, Tibérios qui, en parlant de l'éthopée, cite *Illiade*, II 284 sq.

utilisent ce genre dans leurs compositions. C'est le cas de Nonnos qui intègre dans ses *Dionysiaques* des discours calqués sur les τ.α.ε.λ.<sup>51</sup>

3) la place prépondérante de la poésie dans la culture grecque d'Égypte. "Les Égyptiens, écrit Eunape vers 400, sont complètement fous de poésie tandis que le sérieux Hermès les a abandonnés"<sup>52</sup>. Voilà une remarque qui résume parfaitement la situation que semblent refléter -à un humble niveau et pour une période un peu plus large- nos éthopées sur papyrus. Dominer les arcanes de la poésie signifiait pour un jeune Grec d'Égypte à la fois accéder à la compréhension d'Homère, fondement de la culture grecque, et se donner les moyens de faire une carrière dans un monde où le talent de versification était érigé en compétence universelle<sup>53</sup>. S'ajoute à cela un phénomène relevé par Cameron comme un trait particulier de l'Égypte tardive: le cumul des fonctions de poète et γραμματικός<sup>54</sup>. Une mode du poète γραμματικός a pu inciter bien des maîtres d'école à composer leurs exercices en vers, destinés à être dictés à leurs élèves.

Abordons maintenant le contexte que révèlent ces éthopées sur papyrus. Par qui sont-elles écrites, dans quelles conditions? Offrent-elles des analogies avec le contexte du poème du Codex des Visions? Les traités de rhétorique montrent que l'éthopée était pratiquée à l'école. Et de fait, les pièces retrouvées dans le sol d'Égypte le confirment partiellement. L'écriture malhabile ou inexpérimentée (n° 1, 6 et 8), le fait que le texte soit écrit sur une tablette de bois, support scolaire par excellence (n° 11), indiquent avec certitude l'exercice d'école. Enfin, dans le cas du *P.Bodmer*, "le copiste avait une écriture si gigantesque qu'il a dû renoncer souvent à faire tenir chaque vers à l'intérieur d'une même ligne"<sup>55</sup>: c'est la preuve qu'il n'était pas un scribe professionnel qui, lui, n'aurait pas manqué de respecter la coïncidence fondamentale vers/ligne, mais encore un écolier.

Dans les autres cas, le contexte est beaucoup plus flou. Le n° 10 est d'une écriture que l'éditeur qualifie de "très professionnelle". On pense à une copie de maître destinée à la dictée. Comme le dit Quintilien, "parfois aussi, il sera utile que [le maître] dicte lui-même des thèmes développés en entier, que l'enfant cherchera à imiter et qu'il aimera parfois comme s'il en était l'auteur"<sup>56</sup>.

Est-ce aussi le cas du n° 2? Le fait que les corrections soient de la même main et que l'on ait affaire parfois à des variantes d'auteur incite l'éditeur à y voir la copie autographe d'un

<sup>51</sup> Cf. A. Wifstrand, *Von Kallimachos zu Nonnos*, Lund 1933, p. 140-150 et Nonnos, *Dionysiaques*, Chant I (éd. F. Vian, C.U.F. 1976), note complémentaire au vers I 92, p. 140. Cf. aussi *infra* p. 264, n. 67.

<sup>52</sup> *Vit. Soph.*, 493: τὸ δὲ ἔθνος ἐπὶ ποιητικῇ μὲν σφόδρα μαίνονται, ὁ δὲ σπουδαῖος Ἑρμῆς αὐτῶν ἀποκεχώρηκεν. Sur l'engouement de l'Égypte byzantine pour la poésie, cf. A. Cameron, "Wandering Poets: A Literary Movement in Byzantine Egypt", *Historia*, 14 (1965) 470 - 509.

<sup>53</sup> Cf. A. Cameron, "Wandering Poets: A Literary Movement in Byzantine Egypt", *Historia*, 14 (1965) 497-507.

<sup>54</sup> Cf. A. Cameron, "Wandering Poets: A Literary Movement in Byzantine Egypt", *Historia*, 14 (1965) 491-497: "Thus it is not surprising and hardly accidental that so many poets of the period combined the complementary and mutually advantageous roles of poet and schoolmaster" (p. 497).

<sup>55</sup> *P.Bodm.* XXXVIII p. 121.

<sup>56</sup> II 4, 12: Non numquam hoc quoque erit utile totas ipsum dictare materias, quas et imitetur puer et interim tanquam suas amet.

poète<sup>57</sup>. S'agit-il là encore d'une composition de γραμματικός ou bien l'esquisse d'un poète amateur, hors de tout contexte scolaire?

Cela me conduit enfin à aborder la série des éthopées de Dioscore, qui ne s'inscrit pas aisément dans le cadre ébauché ci-dessus. Le notaire-poète d'Aphrodité a composé au moins deux de ces pièces (n° 4) à un âge qui interdit de penser qu'il s'agisse d'exercices scolaires remontant à sa jeunesse<sup>58</sup>. Pourtant la quasi-totalité des compositions poétiques de Dioscore sont des poèmes de circonstance (*encomia*, épithalames), catégorie à laquelle échappent totalement ces éthopées. La solution la plus immédiate est d'y voir des exercices d'entraînement par lesquels le poète tente de développer sa "virtuosité" sur des sujets qui lui sont bien connus. Ces pièces auraient alors -toutes proportions gardées- le même statut que les éthopées de l'A.P. dans lesquelles la dimension littéraire tente de faire oublier le caractère originel de προγύμμασμα. On touche là une des caractéristiques de l'époque tardive et que reflètent très largement les nombreuses épigrammes de l'A.P. : la poésie byzantine est foncièrement artificielle, non qu'elle se coupe du réel -bien au contraire, elle est souvent de circonstance-, mais parce qu'elle aime à se prêter aux situations apparemment les moins appropriées à la création, à s'imposer les cadres les plus astreignants et les plus factices. Ces exercices de rhétorique, galvaudés depuis des siècles, en font partie et des poètes, parmi les plus célèbres, se sont plu à réutiliser ces formes banales et scolaires en y apportant souvent la compétence technique de leur art et parfois l'originalité de leur talent<sup>59</sup>. De plus, ces pièces montrent l'empire qu'exerce sur la société byzantine la rhétorique classique qui imprègne tous les niveaux de production littéraire. Comme on a pu le dire, "rhetoric for Byzantine was not simply an educational force, but a way of life. Παιδεία means both education and culture"<sup>60</sup>. Ainsi peut-on s'expliquer, je crois, la relative indépendance de certaines de ces éthopées sur papyrus avec le milieu scolaire *stricto sensu*<sup>61</sup>.

Comme on l'a vu, cette indépendance ne concerne pas l'éthopée du Codex des Visions. Mais ce dernier n'en montre pas moins l'influence de la rhétorique dans l'apprentissage de la poésie. On constate, en effet, qu'il a en commun avec bien des entrées de notre liste (n° 2, 3, 7 et 9) le caractère anthologique. Or dans tous les cas, les pièces annexes se rattachent elles aussi au genre des προγυμνάσματα. En ce qui concerne le *P. Bodmer*, si j'excepte le *Pasteur d'Herma* et la *Vision de Dorotheos* d'interprétation plus complexe<sup>62</sup>, l'éthopée de Caïn est entourée d'autres

<sup>57</sup> Reste le problème de l'écriture, semi-littéraire pour l'éthopée et plus cursive pour l'*encomion*. Bien qu'il ne rejette pas l'hypothèse de deux auteurs, l'éditeur suggère qu'il puisse s'agir d'une seule et même main utilisant pour le recto sa belle écriture et pour le verso son écriture de tous les jours.

<sup>58</sup> Elles ont été en effet copiées sous un acte d'ἀποκλήρυξις daté du 12 novembre 569. A cette époque Dioscore avait environ 50 ans et occupait une place de notaire à Antinoopolis. Cf. H. I. Bell, "An Egyptian Village in the Age of Justinian", *JHS* 64 (1944) 34-35 et *P.Lond.* V 1674 introduction.

<sup>59</sup> Cf., par exemple, Jean de Gaza, qui, dans son éthopée (cf. *supra* p. 260, n. 39), fait éclater la forme traditionnelle de ce genre en introduisant un second personnage qui dialogue avec le premier.

<sup>60</sup> G. L. Kustas, "The Function and Evolution of Byzantine Rhetoric", *Viator*, 1 (1970) 64.

<sup>61</sup> Il reste une seconde hypothèse qui pourrait rendre compte des éthopées de Dioscore - sans invalider pour autant ce qui vient d'être dit: Dioscore a pu exercer des fonctions de γραμματικός dans un milieu familial restreint. Auquel cas ses compositions, obéissant aux règles de la rhétorique et mettant en scène des personnages de légende, auraient pu être investies d'une mission éducative. Cette explication, que jamais personne n'a avancée jusqu'ici, pourrait être étayée par les multiples paradigmes de conjugaisons contractes trouvés dans ses archives et qui sont écrits par des mains différentes. Cette hypothèse sera développée avec tous les détails qu'elle nécessite dans mon travail sur les papyrus littéraires et para-littéraires de Dioscore.

<sup>62</sup> Ces deux pièces beaucoup plus longues et de nature différente des suivantes étaient les textes principaux auxquels ce codex était destiné (elles occupent 18 des 24 folios). J. Van Haelst pense que les

éthopées<sup>63</sup> et probablement d'*encomia*<sup>64</sup>. Cette combinaison de l'éthopée et de l'*encomion* se retrouve dans les n° 2, 3 et 9 de notre liste. Et de fait, l'*encomion* est un des exercices préparatoires fortement lié à l'éthopée: dans l'ordre traditionnel des προγυμνάσματα, l'éthopée suit l'*encomion*, séparée seulement par le blâme (ψόγος) qui n'est qu'un *encomion* renversé et le parallèle (σύγκρισις) qui en est une variante<sup>65</sup>. Tous deux appartiennent au même cycle<sup>66</sup> et sont liés de façon consubstantielle: la rédaction d'un *encomion* peut avoir recours au procédé de l'éthopée<sup>67</sup>. Leur juxtaposition sur plusieurs de nos papyrus illustre bien cette connexion à la fois dans le cursus scolaire et dans leur technique de composition.

De cette comparaison de l'éthopée du Codex des Visions avec les autres témoignages papyrologiques surgit une différence profonde: elle concerne la thématique développée et constitue un des aspects les plus inattendus de cette pièce. Cela sera le troisième point de cette étude.

### III

Les éthopées sur papyrus s'inspirent majoritairement de situations tirées, on l'a vu, du Cycle Troyen. Celles de l'*A.P.* empruntent elles aussi leur thématique à la littérature classique. Celle du *P.Bodmer* fait exception: sa source est l'*Ancien Testament*. Si cela ne jure pas avec les pièces environnantes, toutes chrétiennes, que contient le Codex, on peut néanmoins être intrigué par cette entorse à la règle de l'éthopée classique. Certes, les éthopées chrétiennes ne sont pas inexistantes: à côté d'éthopées classiques, Nicéphore Basilakès en composa six inspirées de l'*Ancien Testament*<sup>68</sup>, six du *Nouveau Testament*<sup>69</sup> et une de l'hagiographie<sup>70</sup>. Mais il est du XIIe s., alors que le poème du *P.Bodmer* est au plus du début du Ve s. On date habituellement l'apparition de

---

autres pièces qui nous intéressent n'étaient que des textes de remplissage, ce qui élimine l'éventualité d'une copie de *scriptorium* et s'inscrirait en tout cas fort bien dans une ambiance scolaire.

<sup>63</sup> On a vu (cf. *supra* p. 255-256) que le n° 8 était une éthopée. C'est peut-être aussi le cas du n° 7 dont le titre est ainsi édité: ο despo>[t]h>σ> pros tous pa[...]!tas>. Si δεσπότης est un synonyme de κύριος et désigne le Christ (cf. Lampe, *s.u.* 2c), on pourrait bien avoir un titre d'éthopée, dans lequel on aurait fait l'économie du τ.α.ε. (à déduire de la pièce précédente) et dont le contenu devait reproduire sous une forme versifiée les paroles prononcées par le Christ dans une situation donnée par les *Evangelies*.

<sup>64</sup> Pièce n° 3: pros abraam et n° 4: pros dikaious, à moins qu'il ne s'agisse de prières. Seule l'édition pourra le dire.

<sup>65</sup> Par exemple Théon: *encomion* et blâme (II 109-112), parallèle (II 112-115) et prosopopée, c'est-à-dire éthopée (II 115-118, éd. Spengel).

<sup>66</sup> Théon les considère tous deux comme un apprentissage de la technique de l'amplification (II 65, 11-16, éd. Spengel): ῥᾶον δὲ αὐξῆσαι τὸ φανερόν ἢ τὸ ἀφανὲς ἀποδείξει διόπερ αὐτοὶ ἀρχόμενοι ἐξ ἰδίας δυνάμεως ἐγχειρεῖν καὶ ἀνασκευάζειν ἢ κατασκευάζειν ἀρχόμεθα ἀπὸ τοῦ τόπου, εἴτα τῆς ἐκφράσεως, ἐξῆς δὲ τῆς προσωποποιίας, εἴτα ἐν τοῖς ἐγκωμίοις γυμνασόμεθα κτλ. On remarquera, dans ce dernier exemple, que l'éthopée (= prosopopée) est suivie par l'*encomion*, ordre qui correspond à celui des pièces n° 2, 3 et 9.

<sup>67</sup> Sur les rapports entre les deux genres, cf. T. Viljamaa, *Studies in Greek Encomiastic Poetry of the Early Byzantine Period*, Helsinki 1968, p. 116-124 ("Ethopoetic Encomia") qui donne de nombreux exemples.

<sup>68</sup> Cf. *Niceforo Basilace Progimnasmata e Monodie*, éd. A. Pignani, Naples 1983: n° 7 (Samson), n° 17 et 18 (Joseph) et n° 19-21 (David).

<sup>69</sup> N° 1 (Hadès à la résurrection de Lazare), n° 8 (Zacharie, le père de Jean Baptiste), n° 13 (la Vierge), n° 14 (l'aveugle de naissance), n° 15 (le serviteur du Grand-Prêtre à l'oreille coupée) et n° 16 (Saint Pierre).

<sup>70</sup> N° 22: Τ.α.ε.λ. ἡ ἐξ Ἑδέσσης παρὰ τοῦ Γότθου ἀπαιτηθεῖσα κόρη; Cf. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I (Munich 1978) p. 112.

l'éthopée chrétienne de Nicéphore Basilakès<sup>71</sup>. D'autres après lui s'y essaieront<sup>72</sup>. La pièce du *P. Bodmer* bouleverse ces repères et oblige à remonter de sept siècles la christianisation du matériau éthopéique. Elle est peut-être l'indice de l'existence, à une époque ancienne, de recueils de προγυμνάσματα christianisés<sup>73</sup>. Mais pour l'instant, les implications historiques de ce fait débordent le cadre de cette étude. Seule une synthèse sur les *P. Bodmer* et les *P. Chester Beatty* y répondra peut-être un jour.

Ce texte confirme par ailleurs l'utilisation faite par un enseignement de coloration chrétienne des schémas de la παιδεία classique. Mais comment aurait-il pu en être autrement? Les écoles secondaires de province ont dû progressivement se christianiser sans se poser le problème de ce changement, c'est-à-dire de la coexistence entre culture païenne et chrétienne en terme d'opposition ou d'impossible juxtaposition, comme ont pu le faire certains historiens modernes<sup>74</sup>. La sensibilité a changé, l'instruction s'est orientée vers l'utilisation de nouveaux types de textes, mais les méthodes pédagogiques, les techniques d'enseignement de la rhétorique, les cadres scolaires ont continué à fonctionner comme auparavant. Ainsi peut-on expliquer la présence dans le lot Bodmer et Chester Beatty de papyrus d'Homère<sup>75</sup> et de Ménandre<sup>76</sup> (les deux grands pôles de l'enseignement classique) au milieu de textes chrétiens, alors que ces auteurs se concevraient mal dans une bibliothèque de monastère. Ainsi devient évidente et naturelle la combinaison d'un contenu chrétien et d'une forme héritée de la culture païenne (hexamètre dactylique, genre éthopéique et encomiastique) dans la droite ligne, par exemple, des productions d'Apollinaire de Laodicée (IVE s.), qui entreprit de mettre l'Ancien Testament en hexamètres<sup>77</sup>. L'intérêt de cette

<sup>71</sup> Cf. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I (Munich 1978), p. 112-113 : "hier sind erstmalig christliche Stoffe weitgehend in die Progymnasmata integriert". Pignani, dans son éd. des *Progimnasmata e Monodie* de cet auteur, écrit p. 43: "l'introduzione di soggetti cristiani in un corpus progymnastico costituisce una (...) innovazione propria del Basilace". Cf. aussi H. Hunger, "On the Imitation (*Mimesis*) of Antiquity in Byzantine Literature", *DOP* 23-24 (1969-1970) 21 (= *Byzantinische Grundlagenforschung, Variorum Reprints* CS 21, Londres 1973, XV).

<sup>72</sup> Michel Italicos (π.α.ε.λ. ὁ ἅγιος Στέφανος ὁ πρωτομάρτυς, παρὰ τοῦ νεωκόρου τοῖς βενετικῶν πωλούμενος;), Nicéphore Chrysobergès (τ.α.ε.λ. χριστιανὸς φιλόλογος Ἰουλιανοῦ τοῦ παραβάτου κωλύοντος τὰς ἑλληνικὰς βίβλους ἀναγινώσκειν; et τ.α.ε.λ. ὁ Ἀαρών, ὅτε τοῦ Μωϋσέως εἰς τὸ ὄρος χροΐσαντος παρεχώρησε τοῖς Ἰουδαίοις ὑπ' ἐκείνων ἀναγκασθεὶς καὶ ἐμοσχοποίησαν;), Neilos Diassorénos (ὡς ἐκ προσώπου τῆς θεομήτορος πρὸς τὸν ἑαυτῆς υἱόν, ὅτε τοῦτον ἑώρα πάσχοντα). Pour la bibliographie, cf. *supra* p. 254, n. 9 et p. 260, n. 42.

<sup>73</sup> En ce qui concerne le thème du poème du *P. Bodmer*, je signale, entre autres, le texte de Jean Chrysostome, tiré de son traité *Sur la vaine gloire et l'éducation des enfants* (daté de 393/394, cf. éd. A.M. Malingrey, Sources chrétiennes 188), 39, où l'épisode d'Abel et de Caïn fait partie de ces histoires édifiantes dont les parents doivent se servir pour former leurs enfants et en faire des "philosophes (...), des athlètes et des citoyens de Dieu".

<sup>74</sup> Peut-être trop influencés par les écrits des grandes personnalités chrétiennes de l'époque comme Jean Chrysostome, qui se méfiait de la rhétorique classique et rejetait l'éducation traditionnelle (cf. *Adv. oppugnatores*, III 11-18 = PG 47, 366-381). De telles analyses ont pu induire des classements trop hâtifs qu'il serait bon de revoir: des textes de contenu chrétien ne proviennent pas nécessairement de bibliothèques de couvents ou d'écoles monastiques (cf. par exemple H.I. Marrou, *Histoire de l'éducation*<sup>7</sup>, II, p. 151 et particulièrement n. 18-22). Ils peuvent avoir appartenu à des écoles secondaires semblables à celle qui possédait l'ensemble de ces *P. Bodmer* et *P. Chester Beatty*.

<sup>75</sup> *P. Bodm.* I (*Iliade* V et VI).

<sup>76</sup> *P. Bodm.* IV (*Dyscolos*), XXV (*Samienne*), XXVI (*Bouclier*).

<sup>77</sup> Cf. Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, V 18: Ἡνίκα δὴ Ἀπολλινάριος οὗτος, εἰς καιρὸν τῆ πολυμαθία καὶ τῆ φύσει χρησάμενος, ἀντὶ μὲν τῆς Ὀμήρου ποιήσεως, ἐν ἔπεσιν ἠρώοις τὴν Ἑβραϊκὴν ἀρχαιολογίαν συνεγράψατο κτλ. Sur la *Métaphrase des Psaumes*, qui nous est parvenue, et

pièce du Codex des Visions est qu'elle rentre dans un contexte plus vaste et plus riche, donc mieux analysable.

\*  
\* \*

Ainsi ce poème, en incitant à examiner le dossier des éthopées d'Égypte, aura livré, outre un argument de plus en faveur d'une ambiance scolaire des *P. Bodmer*, le premier exemple d'une éthopée de contenu chrétien. Cette conclusion aura au moins, je l'espère, le mérite de susciter une plus grande curiosité pour cette petite pièce et celles qui l'environnent, à ce jour encore inédites.

Université de Strasbourg II  
UA-CNRS 186

Jean-Luc Fournet

---

ses influences classiques, cf. J. Golega, *Der Homer Psalter, Studia Patristica et Byzantina* 6, Ettal 1960. Mais le contexte de ces œuvres est différent de celui du Codex des Visions: s'il faut en croire Socrate, *Histoire ecclésiastique*, III 16, l'entreprise d'Apollinaire et de son fils serait une réaction à la loi de 362 édictée par Julien, qui aurait empêché les Chrétiens d'enseigner la littérature classique (sur ce qu'il faut penser de cette interprétation de la loi, cf. P. Lemerle, *Le premier humanisme byzantin*, Paris 1971, p. 49 et 61-62). En tout cas, une telle production a pu faire office de précédent et encourager des adaptations du même genre, où la forme classique habillait un contenu chrétien. Qu'il me suffise de citer pour la période postérieure la *Paraphrase de l'Évangile de Saint Jean* de Nonnos de Panopolis (Ve s.), toujours en hexamètres.